

LES DEUX CITÉS, DU TEMPS DES PROPHÈTES À LA FIN DES TEMPS

(La Cité de Dieu XVIII, 27-54).

Nous terminons aujourd'hui le Livre XVIII qu'il était difficile de scinder en trois. Après la mise en parallèle de l'histoire des deux cités depuis Abraham, au temps de l'empire assyrien (XVIII, 2-14) puis de celui de Rome (XVIII, 15-26), Augustin revient aux prophètes d'Israël et à « leurs prédictions concernant le Christ et son Église », comme promis à la fin du livre XVII.

3. Le temps des prophètes et leurs prophéties (XVIII, 27-36)

Deux choses sont à retenir : non seulement ce temps est concentré dans l'histoire autour de l'exil à Babylone, mais il annonce le Christ et l'Église, au point qu'on peut se demander si Augustin n'est pas parti des citations faites dans le Nouveau Testament pour aller voir ce que les prophètes avaient pu dire en leur temps. Je me contenterai donc de quelques remarques pour avoir le temps d'examiner la fin de ce livre.

XVIII, 27, 1 [...] Cette période va de Procas roi des Latins, ou d'Aventinus son prédécesseur, jusqu'à Romulus déjà roi de Rome, ou même jusqu'au début du règne de Numa Pompilius son successeur, Ézéchias étant roi de Juda¹. C'est à cette époque que, telles des fontaines, jaillirent simultanément ces prophéties, alors que prenait fin le royaume d'Assyrie et commençait celui de Rome. Ainsi, de même que dans les premières années du royaume d'Assyrie parut Abraham à qui fut très clairement promis qu'en sa postérité seraient bénies toutes les nations, ainsi, dès la naissance de la Babylone d'Occident sous l'empire de laquelle viendrait le Christ avec en lui la réalisation de ces promesses, les langues des prophètes furent déliées pour témoigner, non seulement en paroles mais par des écrits, de ce grand événement futur. Presque jamais, certes, les prophètes n'avaient manqué au peuple d'Israël depuis le jour où il commença à y avoir des rois, mais ils n'étaient utiles qu'à ce peuple et non aux nations. Mais quand fut fondée (*condebatur*) l'écriture plus nettement prophétique qui un jour serait utile aux nations, il convenait qu'elle commençât au temps où serait fondée (*condebatur*) cette cité, qui devait dominer les nations.

Il est étonnant de voir tous ces prophètes jaillir presque simultanément lors des débuts de Rome. Augustin passe en revue les indications contenues au début des livres « des douze prophètes », en commençant par Osée, le premier selon le canon hébraïque : « *Parole du Seigneur à Osée aux jours d'Ozias, de Joathan, d'Achaz et d'Ézéchias, rois de Juda* » (Os 1, 1), ou, pour Jonas et Joël qui ne précisent pas la date de leur activité, chez des chroniqueurs, pas forcément bibliques². À ces douze « petits prophètes », ainsi appelés en raison de la taille de leurs écrits, il faut ajouter les quatre grands : Isaïe, Jérémie, Ézéchiel et Daniel, même si, dans le canon hébraïque, ce dernier n'est pas rangé parmi les prophètes mais dans les « écrits » (*Kétouvim*).

1. La vocation des Gentils annoncée par Osée et par Amos (XVIII, 28)

XVIII 28. La parole du prophète Osée est d'autant plus difficile à comprendre qu'elle est plus profonde; mais, comme promis, il nous faut ici en citer quelques extraits : « *Il arrivera, écrit-il, que où il fut dit : vous n'êtes pas mon peuple, on les appellera eux aussi fils du Dieu vivant* » (Os 1, 10). Ce témoignage prophétique a été

¹ Pour nous, Procas a régné de ~808 à ~794 et Numa Pompilius de ~715 à ~673. Dans le royaume de Juda, Ozias régna de ~780 à ~740, et Ézéchias de ~716 à ~687.

² Selon 2R 14,23, Jonas a prophétisé au temps de Jéroboam II, roi d'Israël (~787~747). Par contre, la Bible ne nous dit rien de décisif sur le temps du prophète Joël, certains de ses écrits datant d'avant et d'autres d'après l'exil.

compris par les apôtres eux-mêmes comme annonçant la vocation du peuple des gentils qui d'abord ne se reportait pas à Dieu (*non pertinere ad Deum* cf. Rm 9, 26).

Le nouvel Israël comprenant les Gentils effacera le schisme entre Israël et Juda. Il n'aura plus qu'un seul chef, descendant de David, le Christ, pierre angulaire reliant ces deux murs séparés que furent le peuple d'Israël et celui des Gentils (cf. Ep 2,14-15). Et cet Israël spirituel, vivant de la foi d'Abraham, se distinguera de l'Israël charnel « *qui maintenant refuse de croire au Christ* », mais qui y croira plus tard, « *dans ses descendants* » (Osée 3,4-5). Et ne peut-on pas lire également l'annonce de la résurrection dans ces mots : « *Après deux jours, il nous guérira et nous nous relèverons le troisième jour (in die tertio resurgemus)* » (Os 6, 2) ?

Il est clair que certaines prédictions de l'Ancien Testament ne s'éclairent qu'à partir de leur réalisation dans le Nouveau, comme, par exemple, quand Amos prédit la conversion d'Israël dans le Christ, prélude à celle de toutes les nations : : « *En ce jour je relèverai la tente de David qui est tombée[...], je réparerai ses ruines et je la rebâtirai comme aux jours d'autrefois, de telle sorte que le reste de ses hommes me recherchent, ainsi que toutes les nations sur lesquelles mon nom est invoqué, dit le Seigneur qui fait tout cela* » (Am 9, 11-12, texte Grec).

2. Les prophéties d'Isaïe sur le Christ et l'Église (XVIII, 29)

XVIII, 29 [...] Dans ses dénonciations de l'iniquité, dans ses préceptes de justice, et dans l'annonce de maux futurs au peuple pécheur, Isaïe dépasse aussi tous les autres par le nombre des oracles qu'il prononça sur le Christ et l'Église, c'est-à-dire sur le roi et la cité dont il est le fondateur, si bien qu'il est désigné par certains comme évangéliste plutôt que comme prophète.

Pour illustrer ces prophéties sur le Christ et l'Église, Augustin se contente de deux longues citations : la première (Is 52,13-53,12) évoque les souffrances du Serviteur, source de paix pour les pécheurs, et la seconde (Is. 54,1-5) parle de l'Église, « *femme délaissée* » ayant plus d'enfants que celle qui a un mari ; deux extraits qu'Augustin juge inutile de commenter.

3. Les prophéties de Michée, Jonas et Joël (XVIII, 30)

Michée voit le Christ comme une montagne s'élevant plus haut que tous les monts et vers laquelle convergent de nombreuses nations (c. Mi 4,1-3). C'est lui qui annonce que dans la modeste bourgade de Bethléem naîtra pour le Seigneur « *celui qui sera le chef d'Israël, lui dont la sortie (egressus) remonte au commencement, aux jours de l'éternité* » (Mi 5,1 LXX).

Jonas a annoncé le Christ, moins en paroles que par son séjour dans le ventre du monstre marin dont il fut rejeté le troisième jour (Jon 2,1sq).

Quant à Joël dont Augustin reconnaît qu'il faudrait une longue interprétation pour mettre en évidence sa prophétie sur le Christ et l'Église, il a annoncé l'effusion de l'Esprit, puisque c'est en le citant que Pierre explique ce qui vient de se passer, le jour de la Pentecôte (Ac 2, 16-17) : « *Après cela, je répandrai mon esprit sur toute chair; vos fils et vos filles prophétiseront, vos vieillards auront des songes et vos jeunes gens des visions; oui, même sur les esclaves et les servantes, en ces jours-là, je répandrai mon esprit* » (Jl 3, 1-2).

4. Les prophètes Abdias, Nahum et Habacuc (XVIII, 31-32)

Ces trois prophètes « *ne nous disent pas eux-mêmes à quelle époque ils ont prophétisé et on ne le trouve pas non plus dans les chroniques d'Eusèbe et de Jérôme* ». Cependant, « ils font partie du canon et nous ne pouvons pas les passer sous silence ».

XVIII,31,1 [...] Abdias, par son écrit le plus bref de tous les prophètes³, parle contre l'Idumée, nation d'Ésaü, l'aîné des jumeaux d'Isaac et des petits-fils d'Abraham, réprouvé par son père. Or si par Idumée, selon la figure qui prend la partie pour le tout, nous entendons les nations, nous pouvons appliquer au Christ ce

³ Son livre ne compte que 21 versets !

qu'il dit entre autres paroles : « *Sur la montagne de Sion il y aura le salut et ce sera une chose sainte* » (Ab 17) ; et peu après, à la fin de sa prophétie : « *Les réchappés de la montagne de Sion monteront pour défendre (ut defendant) la montagne d'Ésaü, et ce sera le règne pour le Seigneur* » (Ab 21).

Alors que la Bible hébraïque évoque la vengeance des rescapés d'Israël sur Édom⁴ qui les a spoliés, Augustin propose une tout autre interprétation : les rescapés d'Israël sont ceux qui ont cru au Christ et en premier lieu les apôtres ; et leur manière de « défendre » Édom, c'est-à-dire les nations, c'est de les évangéliser « *en les arrachant à la puissance des ténèbres pour les transférer au royaume de Dieu* ». Voilà qui est surprenant, renversant ! D'où cette remarque : « *Cette prophétie était obscure avant d'être accomplie; mais une fois réalisée, quel fidèle ne la reconnaîtrait?* » (XVIII,31,1). Telle est ici la lecture spirituelle, selon Dieu, et non pas charnelle, selon l'homme, car le royaume de Dieu n'est pas de ce monde. La victoire du Christ ne peut être que la réalisation du dessein de son Père, qui est de ramener vers lui ses enfants dispersés : la victoire du Christ à travers son Église n'est rien de moins que le salut du monde !

Même éclaircissement à partir de son accomplissement, celui de la prophétie de Nahum : XVIII, 31, 2 [...] « *Je vais supprimer les idoles sculptées ou fondues, je te donnerai une sépulture; car voici sur la montagne les pieds rapides de celui qui apporte une bonne nouvelle et annonce la paix. Célébre tes jours de fête, Juda, accomplis tes vœux, car jamais ils ne tomberont plus en désuétude. Tout est consommé, consumé, enlevé. Il monte, celui qui souffle sur ta face et te délivre de la tribulation* » (Na 1, 14-15). Qui est monté des enfers et a soufflé l'Esprit Saint sur la face de Juda, c'est-à-dire celle de ses disciples juifs ? À qui se rappelle l'Évangile de le dire. Car ils appartiennent au Nouveau Testament ceux dont les fêtes sont un tel renouveau spirituel que désormais elles ne peuvent plus vieillir. C'est aussi par l'Évangile que les idoles sculptées ou fondues, c'est-à-dire les images des faux dieux furent détruites et ensevelies pour ainsi dire dans le tombeau de l'oubli : c'est ce que nous constatons et, encore sur ce point, nous reconnaissons que la prophétie est accomplie.

Quant à Habacuc, il annonce le retour du Seigneur, pas seulement à la fin des temps, mais déjà en la personne du Christ, comme le chante son cantique (Ha 3) longuement commenté, verset par verset, en XVIII, 32, dans la version grecque des Septante, la seule par exemple à dire : « *Entre deux animaux tu seras reconnu* », ces deux « vivants » (*zoa*) pouvant signifier « *au milieu des deux Alliances, ou des deux larrons, ou entre Moïse et Élie parlant avec lui sur la montagne* ».

XVIII, 32 [...] « *Au temps où mon âme sera troublée, dans la colère tu te souviendras de la miséricorde* » (Ha 3,2c) ; que signifie cela, sinon que le prophète s'est identifié aux Juifs ses compatriotes, lesquels en proie à une grande colère, crucifièrent le Christ qui, lui, se souvenant de sa miséricorde, a dit: « *Père, pardonne-leur, car ils ne savent ce qu'ils font* » (Lc 23, 34)?

En effet, le Christ est venu, *non pour juger le monde, mais pour que le monde soit sauvé par lui* (cf. Jn 3, 17) et les évangélistes parcourront la terre pour ouvrir les cœurs.

XVIII, 32 [...] *Le soleil s'est élevé et la lune s'est tenue à son rang* (Ha 3,11) : le Christ est monté au ciel et l'Église a été ordonnée sous son roi. *Tes flèches*

⁴ Bible du Rabbat : « *Et des libérateurs monteront sur la montagne de Sion, pour se faire les justiciers du mont d'Esau; et la royauté appartiendra à l'Eternel* ». - LXX : « *Et ceux de la montagne de Sion qui auront été sauvés monteront pour punir la montagne d'Ésaü ; et alors arrivera le règne du Seigneur* ».

partiront dans la lumière », c'est-à-dire: tes paroles ne seront pas émises en secret, mais au grand jour (cf. Mt 10,27) [...]

J'ai observé, et mes entrailles ont frémi au son de la prière de mes lèvres; la peur a pénétré mes os, et au fond de moi-même mon être a été troublé (Ha 3, 16) : il réalise ce qu'il vient de dire et est épouvanté par sa propre prière, qu'il exprimait prophétiquement et dans laquelle il apercevait l'avenir. Dans les nombreux peuples troublés, il a vu les tribulations imminentes de l'Église; se reconnaissant aussitôt comme l'un de ses membres. *Je me reposerai, dit-il, au jour de la tribulation, se comptant parmi ceux qui se réjouissent en espérance et gardent la patience dans la tribulation* (cf Rm 12, 2). *Pour monter, dit-il, vers le peuple où tend mon voyage* (Ha 3,16) : en s'éloignant du peuple méchant, celui de sa parenté charnelle qui ne voyage pas en étranger sur cette terre et ne cherche pas la patrie d'en haut. [...] Il a vu la nation qui devait tuer le Christ comme devant perdre l'abondance des richesses spirituelles qu'il a figurée prophétiquement par la fécondité terrestre. Et comme cette nation a subi de la part de Dieu une pareille colère, parce qu'en ignorant la justice de Dieu elle a voulu établir la sienne (cf. Rm 10, 3), le prophète dit aussitôt: *Mais moi, j'exulterai dans le Seigneur, je me réjouirai en Dieu mon sauveur.*

L'Israël charnel veut rétablir sur terre le royaume de Salomon, alors que l'Israël spirituel se sait pérégrinant sur cette terre dans l'attente du Royaume de Dieu.

SGJ Mais comment ce prophète de l'Ancien Testament pouvait-il voir l'Église ?

JM. Le prophète a reconnu l'Israël spirituel mêlé à l'Israël charnel. C'est comme si l'Église était le nom de l'Israël spirituel commencé « depuis Abel le juste », ce qui ne veut pas dire que l'Église, assemblée des chrétiens, ne puisse pas, elle aussi, dans certains de ses membres, se comporter en Israël charnel ! Mais ici, c'est comme si le prophète Habacuc évoquait les temps mauvais pour l'Église persécutée.

SGJ Et les persécutions imminentes ?

JM. Ces persécutions peuvent faire référence aux souffrances subies par le peuple d'Israël de la part de ses envahisseurs, mais, dès le temps des prophètes, certains juifs ont compris que la récompense était à attendre, non pas dans cette vie, mais pour la fin des temps. L'Église, cité de Dieu, c'est l'ensemble de l'humanité qui se laisse sauver par Dieu et elle déborde l'espace et le temps de l'Église instituée, surtout lorsqu'en raison de ses divisions, elle devrait, plus modeste, reconnaître le peu de place laissée à l'Esprit Saint comparativement à ses ambitions terrestres, c'est-à-dire « charnelles ».

5. Les prophètes Jérémie et Sophonie, sur le Christ et la vocation des gentils (XVIII, 33)

Jérémie est, comme Isaïe, l'un des grands prophètes. « *Il prophétisa sous Josias roi de Jérusalem et sous Ancus Martius, roi des Romains, et de son successeur Tarquin l'Ancien, à l'approche de la captivité des Juifs* ». D'après ses écrits (Jr 1,3), sa prophétie s'étend jusqu'au cinquième mois de cette captivité (pour nous en ~587). Il est contemporain des prophètes Sophonie et Baruch, lequel fut son secrétaire. Augustin se contente de quelques citations :

- Sur le Christ Seigneur : « *Des jours viennent, dit le Seigneur, où je susciterai à David un juste rejeton; il sera roi, il sera sage et il exercera le droit et la justice sur la terre. En ces jours-là, Juda sera sauvé et Israël habitera en confiance. Et voici le nom dont on l'appellera : le Seigneur notre juste* » (Jr 23, 5-6).

- Sur la conversion des nations « *encore future pour lui mais que nous voyons maintenant accomplie* » : « *Seigneur, mon Dieu, mon refuge au jour de malheur, les nations viendront à toi des extrémités de la terre et diront : En vérité, nos pères ont honoré des idoles mensongères et qui ne servent à rien* » (Jr 16, 19).

- Sur le rejet du Christ par les Juifs : « *Leur cœur est en tout appesanti : il est homme et qui le reconnaît?* » (Jr 17,9).

CERCA 2016-2017- le développement entremêlé des deux cités : *La Cité de Dieu*, XV - XVIII

8. Les deux cités, du temps des prophètes à la fin des temps (XVIII, 27-44) /4

- Sur l'annonce de la Nouvelle Alliance, déjà cité en XVII, 3,2 : « *Voici venir les jours, dit le Seigneur, et je conclurai avec la maison de Jacob une alliance nouvelle* (Jr 31, 31) ».

Du prophète Sophonie, Augustin cite ces prophéties sur le Christ : « *Attends-moi, dit le Seigneur, au jour de ma résurrection, dans l'avenir: car ma décision est de rassembler les peuples et de réunir les royaumes* » (So 3, 8). Et cette autre : « *Le Seigneur sera terrible contre eux, il exterminera tous les dieux de la terre et l'homme l'adorera du lieu où il est, toutes les îles des nations* » (So 2, 11).

Le latin *resurrectio* traduit le grec ἀναστάσις dans la Septante. L'hébreu dit seulement : « *Le jour où je me lèverai comme témoin à charge* » et parle de jugement-punition plutôt que de rassemblement mais c'est bien l'idée du jugement qui apparaît dans le second fragment. Tout en écartant les orgueilleux, ce jugement révèle le « reste » d'Israël qui a cru au Christ : « *Tu ne t'enorgueilliras plus sur ma montagne sainte. Je ne laisserai subsister en toi qu'un peuple doux et humble, et les restes d'Israël vénéreront le nom du Seigneur* » (So 3, 9-13).

6. Prophéties de Daniel et d'Ézéchiel (XVIII, 34)

XVIII, 34. 1. C'est pendant la captivité à Babylone que prophétisèrent d'abord Daniel et Ézéchiel, les deux autres des grands prophètes. Le premier, Daniel, a même précisé par un nombre d'années le temps où le Christ devait venir et souffrir (Dn 9). Il serait trop long de le montrer par le calcul; d'autres l'ont fait maintes fois avant nous.

Nous savons aujourd'hui que le livre de Daniel est un livre complexe, aussi bien par sa composition que par ses styles, puisque les chapitres 7-12 relèvent du genre apocalyptique et parlent du Jugement de Dieu et du salut du reste d'Israël. Contrairement au canon hébraïque, la Septante et les Bibles chrétiennes qui la suivent rangent Daniel après Isaïe, Jérémie et Ézéchiel. Cependant, même si une partie de ce livre date de la captivité à Babylone, sa rédaction dernière, vers la fin du second siècle avant notre ère, en fait le plus récent des écrits de l'Ancien Testament.

Augustin cite l'extrait qui sera repris par saint Matthieu pour annoncer la venue du Fils de l'homme sur les nuées, à la fin des temps (Mt 24,30) : « *Je voyais en une vision nocturne, et voici que venait avec les nuées du ciel comme un fils d'homme, il parvint jusqu'à l'Ancien des jours et il fut mis en sa présence ; et il lui fut donné souveraineté, honneur et règne; et tous les peuples, tribus, langues le serviront. Son pouvoir est un pouvoir éternel qui ne passera pas, et son royaume ne sera jamais détruit* » (Dn 7, 13-14).

2. Ézéchiel aussi, en prophétisant, désigne le Christ sous le nom de David, parce qu'il a pris chair de la race de David (cf. Rm 1,3) : en raison de la forme de serviteur par laquelle il s'est fait homme (cf. Ph 2, 7), celui qui est fils de Dieu s'appelle aussi serviteur de Dieu.

Augustin cite deux extraits évoquant David comme pasteur unique faisant paître les troupeaux de Dieu (cf. Ez 34, 23-24) ou plutôt de ce qui, mais seulement à la fin des temps, ne sera plus qu'un unique troupeau : « *Il y aura un seul roi pour les commander tous. Il n'y aura plus deux peuples; ils ne seront plus divisés en deux royaumes; ils ne seront plus souillés par leurs idoles, leurs abominations et toutes leurs iniquités. Je les sauverai de tous leurs lieux où ils ont péché et je les purifierai; ils seront mon peuple et je serai leur Dieu; et mon serviteur David sera leur roi et l'unique pasteur de tous* » (Ez 37, 22-24).

7. Les prophéties d'Aggée, de Zacharie et de Malachie (XVIII, 35)

XXXV. 1. Restent trois petits prophètes qui prophétisèrent à la fin de la captivité : Aggée, Zacharie et Malachie. Parmi eux, Aggée fait sur le Christ et l'Église cette prophétie courte mais bien claire: « *Voici ce que dit le Seigneur des armées: encore un peu de temps et j'ébranlerai le ciel et la terre, la mer et le continent, et je remuerai toutes les nations, et il viendra, le désiré de tous les*

peuples » (Ag 2, 7-8). Cette prophétie, nous la voyons déjà en partie accomplie et son plein accomplissement, nous l'espérons pour la fin.

Pour Augustin la cause de cet ébranlement du ciel et de la terre est dans l'enfantement virginal du Christ, qui défie toutes les lois de l'expérience, mais aussi dans le fait que l'Évangile soit annoncé « *dans les îles et dans tout l'univers* », car « *pour être le désiré de ceux qui l'attendent, le bien-aimé des croyants doit d'abord être annoncé* » (XVIII, 35,1).

Zacharie parle du Christ et de l'Église et il est cité par saint Matthieu (21,5) et par saint Jean (12,15) pour commenter l'entrée à Jérusalem, le jour des Rameaux : « *Tressaille, fille de Sion; jubile, fille de Jérusalem! Voici que vient à toi ton roi juste et sauveur. Il est pauvre, monté sur un âne, sur le petit d'une ânesse; et son pouvoir s'étend d'une mer à l'autre et des fleuves jusqu'aux extrémités de la terre* » (Za 9, 9-10).

Malachie est le dernier en date des prophètes. Il parle entre le retour d'exil et la réforme d'Esdras, vers ~440. Le temple a été reconstruit mais le peuple et les prêtres n'ont pas manqué de redevenir infidèles. Ses paroles sont très dures: « *Rien en vous ne me convient et je ne recevrai pas d'offrande de votre main. Car du levant au couchant du soleil, grand est mon nom parmi les nations, et en tout lieu on me sacrifiera et on offrira à mon nom une offrande pure, car mon nom est grand parmi les nations, dit le Seigneur*» (Ma 1, 10). Ce sacrifice offert en tout lieu, c'est celui du Christ, « selon l'ordre de Melchisédech » et non plus avec le sang des victimes animales sur l'autel du temple de Jérusalem. D'où cette question d'Augustin :

XVIII, 35,3 [...] Pourquoi attendent-ils donc encore un autre Christ, alors que la prophétie qu'ils lisent et qu'ils voient accomplie, n'a pu l'être par nul autre que par lui ? Car, un peu plus loin, il dit encore de lui en la personne de Dieu : *Avec lui était mon alliance de vie et de paix et je la lui ai donnée afin qu'il me craigne d'une sainte crainte et respecte mon nom. La loi de vérité était dans sa bouche ; dans la voie de la paix, il a marché avec moi et il en a détourné un grand nombre de l'iniquité; car les lèvres du prêtre garderont la science et de sa bouche on cherchera à connaître la loi, parce qu'il est l'ange du Seigneur tout-puissant* (Ma 2, 5-7). Rien d'étonnant que le Christ Jésus soit appelé l'ange du Seigneur tout-puissant. De même, en effet, qu'il est esclave en raison de la forme d'esclave en laquelle il est venu chez les hommes (cf. Ph 2, 7), ainsi est-il ange en raison de l'Évangile qu'il annonça aux hommes. Si, en effet, nous traduisons ces mots grecs, Évangile signifie « bonne nouvelle » et ange, « messenger ». Aussi le prophète ajoute-t-il à son sujet: *Voici que je vais envoyer mon ange; il regardera la route devant moi; et soudain viendra dans son temple le Seigneur que vous cherchez et l'ange de l'alliance que vous désirez. Voici qu'il vient, dit le Seigneur tout-puissant. Qui soutiendra le jour de sa venue? Qui tiendra debout sous son regard?* » (Ma 3, 1-2).

Ce passage prédit la première venue du Christ, dans son temple, c'est-à-dire dans la chair (cf. Jn 2,19 : « *Détruisez ce temple et je le relèverai en trois jours* ») et sa seconde venue, à la fin des temps, pour juger les vivants et les morts. Sans doute, les Juifs attendent et désirent que vienne le Christ, c'est-à-dire le Messie, « *Mais, ajoute Augustin, beaucoup d'entre eux, qui pourtant le cherchaient et le désiraient, n'ont pas reconnu qu'il était venu, aveuglés qu'ils étaient dans leur cœur en raison de leurs fautes passées* ».

XVIII, 35, 3 [...] Quant à l'alliance qu'il nomme plus haut: *Mon alliance était avec lui, ou ici: L'ange de mon alliance*, nous devons sans aucun doute la comprendre comme la nouvelle alliance dont les promesses sont éternelles, non comme l'ancienne pour laquelle elles sont temporelles. Surestimant celles-ci, un grand nombre d'âmes

faibles qui ne servent le vrai Dieu que pour de telles récompenses, se troublent en voyant les impies en être abondamment pourvus. C'est pourquoi, pour distinguer la béatitude de la nouvelle alliance réservée aux bons, de la félicité terrestre de l'ancienne qui est si souvent également accordée aux méchants, le même prophète disait: « *Vous avez tenu de durs propos à mon sujet, dit le Seigneur, et vous dites : Qu'avons-nous dit contre toi? - Vous avez dit: Il est totalement vain de servir Dieu! Qu'avons-nous de plus à avoir gardé ses commandements et à marcher, suppliants, devant le Seigneur tout-puissant? Et maintenant, nous reconnaissons le bonheur des étrangers, ceux qui commettent l'injustice prospèrent; ils se sont dressés contre Dieu et ils ont la vie sauve. Ainsi murmuraient entre eux, chacun avec son prochain, ceux qui craignaient le Seigneur. Mais le Seigneur a prêté attention et il a entendu; et un mémoire fut écrit devant lui, en faveur de ceux qui craignent le Seigneur et qui craignent son nom* » (Ma 3, 13-17). Par ce livre est signifiée la Nouvelle Alliance.

La suite de l'oracle évoque le jugement dernier et invite à la conversion, car la « sélection » se fera « *entre le juste et l'injuste, entre qui sert Dieu et qui ne le sert pas* » :

XVIII, 35, 3 [...] Car voici que vient le jour, ardent comme la fournaise, et il les brûlera et tous les étrangers et tous ceux qui font le mal seront de la paille, et le jour qui vient les embrasera, dit le Seigneur tout puissant : il ne restera d'eux ni racine ni sarment. Mais le soleil de justice se lèvera pour vous qui craignez mon nom, et le salut sera dans ses rayons. Vous sortirez et vous bondirez comme des veaux que l'on détache. Vous foulerez aux pieds les méchants et ils seront de la cendre sous vos pieds dans ce jour que je prépare, dit le Seigneur tout-puissant (Ma 3, 17 - 4, 3). Tel est ce qu'on appelle le jour du jugement dont, si Dieu le veut, nous parlerons plus longuement en son lieu.

DA Cela me fait penser à la question des Apôtres : qu'aurons-nous de plus à te suivre ?

JM La foi n'apporte aucun avantage matériel pour cette terre. Cela nous renvoie au sacrifice de Cain commenté par Augustin comme un marché avec Dieu, comme le font les païens en voulant mettre les dieux de leur côté, alors que c'est au-delà de la mort que chacun recevra ce qu'il mérite, ou plutôt que notre destination est de vivre avec Dieu.

SGJ. Je ne comprends pas : « *la nouvelle alliance dont les promesses sont éternelles, non comme l'ancienne où elles sont temporelles* »

JM L'ancienne alliance et sa double promesse est celle qui fut conclue avec Abraham: une descendance selon la chair sur la terre de Canaan, et l'ensemble de tous les croyants.

SGJ Quand Dieu s'engage avec Abraham, n'est-ce pas pour toujours? Quand il donne ses commandements à Moïse, c'est pour toujours.

DA Il me semble que dans la Loi, c'est temporel, en ce sens que c'est l'homme qui en suivant la loi atteint la réalisation des promesses faites par Dieu. Alors que dans la Nouvelle Alliance, c'est par la foi : ce ne sont pas nos œuvres qui nous méritent d'avoir quelque chose.

SGJ Encore que Matthieu 25 invite à voir le rôle éminent des œuvres...

JM Il faut bien voir que, si l'on vit selon la Loi de Dieu, on est normalement plus heureux que si on la néglige car, dans ce cas, au lieu de se faire des amis, on se fait nécessairement des ennemis. Les malheurs terrestres, dans la mesure où ils viennent des hommes, viennent de leur injustice et cette injustice accroît le malheur des hommes. D'autre part, Dieu ne pouvait pas éduquer son peuple sans lui montrer qu'il valait mieux vivre selon la justice que selon l'injustice. D'où l'utilisation des réalisations terrestres : c'est pour se faire reconnaître comme étant son Dieu par son peuple, que Dieu est allé jusqu'à lui donner un royaume terrestre. Mais ce royaume, gagné par l'esprit du monde, a conduit les israélites à se détourner de Dieu, à revenir

à l'idolâtrie et à se jalouser les uns les autres. Autrement dit, Dieu s'est servi de la fragilité des réalisations terrestres pour conduire les hommes à aspirer à ce qui ne passe pas. Or, ce quelque chose qui ne passe pas, on ne peut le rencontrer qu'au-delà de la mort. C'est ce que nous signifient la mort et la résurrection du Christ, mais aussi la foi des martyrs chrétiens, précédés dans l'histoire par les martyrs d'Israël au temps des Maccabées. Il s'agit donc de passer de ce bonheur terrestre qui peut arriver aussi bien aux justes qu'aux injustes, au bonheur éternel qui ne sera donné qu'aux justes et qui ne peut être vécu ici-bas qu'en espérance.

DA Est-ce qu'on ne peut pas dire que quand Israël a demandé un roi, il a voulu être comme les autres peuples et s'est conduit de manière charnelle ?

JM. Oui, c'était déjà le cas quand Ésaü a vendu son droit d'aînesse. Au cours des siècles, les descendants d'Abraham ont vécu, certains selon l'homme et d'autres selon Dieu. Dieu qui fait lever son soleil sur les bons et sur les méchants nous invite à penser la relativité des réussites terrestres. Ce qui relève du hasard n'est pas du même ordre que l'aspiration à la béatitude quand elle est fondée sur la foi et nous fait voir notre vie terrestre comme un temps d'épreuve, car il y aura toujours des méchants...

SGJ Ma question était sur la promesse de Dieu qui était « temporelle »...

DA Avant l'institution de la royauté, le roi d'Israël, c'était Dieu qui parlait par les juges et les prophètes...

SGJ Et la punition féroce des méchants est tellement contraire à l'évangile !

JM Temporel veut dire aussi temporaire. Il y a deux choses à retenir : on ne peut pas choisir le bien sans haïr le mal, mais d'autre part la victoire de Dieu sur ses ennemis consiste à en faire des fidèles, car son plan n'est pas l'extermination de l'humanité mais son salut et son accomplissement. Toutefois, tous n'acceptent pas d'être sauvés : il faut pour cela se reconnaître pécheur, alors que le plus souvent les hommes passent leur temps à se justifier, ou encore, comme le disait Malachie 3,13-17, à ne pas prendre le péché au sérieux. La volonté de Dieu c'est de sauver tous les hommes, mais cela ne peut se faire malgré eux. La « bonne nouvelle » qui doit partir de Jérusalem, c'est celle de la conversion et du pardon des péchés (cf. Luc 24,47). Dieu ne peut pas ne pas tenir compte de notre liberté et il est impossible de recevoir le salut de Dieu en dehors de la reconnaissance de son propre péché, ni sans cet accueil de la grâce qui nous fait le reconnaître. En effet, tant qu'on ne se sait pas dans le péché, on n'éprouve pas le besoin d'être sauvé et le christianisme est inutile. Le fond du problème, c'est l'orientation de notre cœur, et c'est sur elle que nous serons jugés (cf. Mt 25).

Mais il y a une ambiguïté à propos de l'Israël charnel : il est la réalisation historique de la promesse faite à Abraham d'avoir une descendance ; mais, opposé à l'Israël spirituel qui est rentré dans le plan de Dieu et qui sera « la lumière des nations », cet Israël charnel désigne aussi les Juifs qui, malgré leurs Écritures, ont refusé de voir le Messie promis en Jésus de Nazareth et qui sont allés jusqu'à le livrer aux Romains pour qu'ils le mettent à mort et pour se désolidariser de cet agitateur politique. L'Israël charnel attend un messie terrestre qui restaurera le royaume de Salomon, voire plus, alors que l'Israël spirituel désigne les Juifs qui ont su accueillir dans Jésus le messie de Dieu. L'une des raisons d'être de *La Cité de Dieu* est d'inviter à ne pas se leurrer sur le triomphe du Christianisme dans l'empire romain : le Christ est la voie et cette voie passe par la mort et la résurrection et donc par le dépassement de toutes nos réalisations et espérances terrestres. Il ne faut pas s'installer : nous pèlerinons en terre étrangère. Le Royaume des cieux n'est pas de ce monde et ne sera visible qu'à la fin des temps. La résurrection du Christ nous fait passer dans une autre dimension, celle de la vie éternelle qui commence déjà en cette vie. Elle nous fait vivre en espérance.

8. L'extinction de la prophétie (XVIII, 36)

Après la fin de la servitude à Babylone, il n'y a plus de prophètes. Esdras qui réforma en profondeur le judaïsme – fixation du canon des Écritures, culte du shabbat à la synagogue... – est « tenu davantage pour un historien que pour un prophète » et Augustin ne juge pas utile

de mentionner le prophète Néhémie venu, vers ~444, assister Esdras dans sa restauration. Toutefois, on peut trouver dans le livre d'Esdras quelque chose comme une prophétie :

XVIII, 36 [...] le passage où des jeunes gens se demandent ce qui vaut le plus parmi les choses. L'un ayant dit le roi, un autre le vin, un troisième les femmes, qui bien souvent commandent aux rois, ce dernier cependant démontra que ce qui l'emporte en toutes choses, c'est la vérité (3 Esd 3, 9). Or, si nous consultons l'Évangile, nous savons que la vérité, c'est le Christ (cf. Jn 14, 6).

Augustin ne fait ici qu'évoquer cette époque où « *les Juifs n'eurent plus de rois, mais, jusqu'à Aristobule, des princes* », époque que nous ne connaissons que par d'autres écrits comme les livres des Maccabées⁵, qui ne sont pas reçus dans leur canon par les Juifs, mais qui le sont par l'Église « *en raison des cruelles et étonnantes souffrances de quelques martyrs qui, avant la venue du Christ dans la chair, ont, pour la loi de Dieu, combattu jusqu'à la mort et enduré les plus graves, les plus horribles tourments* » (XVIII, 36).

Augustin reprendra le cours de cette histoire au chapitre 45, après avoir confronté l'écriture prophétique à la sagesse païenne et fait une mise au point au sujet de la Septante.

4. les prophètes et la sagesse païenne (XVIII, 37-44)

Augustin commence par montrer l'antériorité des prophètes sur les philosophes. Et effectivement, pour nous, l'exil à Babylone (~587) est antérieur à la mort de Socrate (~399).

1. Antériorité des prophètes sur les philosophes (XVIII, 37-40)

Pythagore de Samos, le premier qui se soit, par modestie, appelé philosophe plutôt que sage, est contemporain du retour des Juifs de Babylone, et par conséquent les autres « philosophes » lui sont postérieurs. Quant aux sept sages, nommés « physiciens » (*physiologos*), parce qu'ils se proposaient d'étudier rationnellement la nature, ils lui sont légèrement antérieurs :

XVIII, 37 [...] En effet, Thalès, après lequel viennent tous les autres, se distingua dit-on, sous le règne de Romulus, quand des sources d'Israël jaillit le fleuve de la prophétie en ces écrits qui devaient se répandre par tout l'univers. Ainsi donc seuls les poètes théologiens, Orphée, Linos, Musée et peut-être quelque autre parmi les Grecs, s'avèrent antérieurs aux prophètes hébreux dont les ouvrages font autorité parmi nous. Mais aucun d'eux ne précède dans le temps Moïse, notre vrai théologien, qui prêcha en vérité l'unique vrai Dieu, et dont maintenant les livres sont en tête du canon qui fait autorité. C'est pourquoi, même si, dans leur langue, les lettres profanes ont brillé du plus vif éclat, les Grecs n'ont aucune raison de s'enorgueillir de leur sagesse comme surpassant, si ce n'est en supériorité du moins en ancienneté, notre religion qui contient la vraie sagesse.

Moïse fut longtemps considéré comme l'auteur de la *Torah*, alors qu'il est pour nous historiquement impossible qu'il ait pu écrire tout le Pentateuque en y racontant sa propre mort (Dt 34). Quant à Augustin, il procède à une lecture chrétienne des Écritures, non pour en apprendre ce que les historiens n'avaient pas encore découvert en son temps, mais ce que nous ne pouvons pas connaître par nous-mêmes bien que cela nous soit indispensable pour notre salut : 1) que le monde a été créé bon et que le mal que les hommes peuvent faire est de leur fait et non de celui d'un autre, pas plus celui de Dieu que celui du démon, puisque ce dernier ne peut rien contre nous sans notre complicité ; 2) que l'humanité est une, et la manière la plus

⁵ Les Maccabées qui se révoltèrent contre le décret d'Antiochus Épiphane voulant faire adorer Zeus dans le temple de Jérusalem (en ~167), descendent d'un certain Hasmonée qui donnera son nom à la dynastie des Hasmonéens à laquelle appartiendra Aristobule I^{er} qui, au prix de graves injustices, prendra le titre de roi, ce qui allait contre les principes de la réforme d'Esdras.

concrète de le dire était de la faire descendre d'un premier couple, tout en confirmant la continuité des générations par une généalogie pour nous à la fois mythique et incomplète, car tous et toutes n'y sont pas nommés. Mais cette unité du genre humain est décisive pour notre foi, car sans elle, on ne voit pas comment le Christ aurait pu sauver *tous* les hommes⁶. Cependant, et Augustin en était conscient, ces articles de foi ne disqualifient en rien de futures recherches « scientifiques » portant sur nos origines à partir de vestiges paléontologiques que nous savons maintenant dater. Mais, quel que soit l'âge de l'humanité, Augustin dans sa *Cité de Dieu* vise à nourrir notre foi en nous disant que cette cité a commencé avec les bons anges et les premiers êtres humains qui ont vécu dans l'amitié de Dieu. Ce qui veut dire que, même si c'est avec Abraham et sa descendance et dans la langue hébraïque que Dieu a tenté d'entrer en relation avec l'humanité en vue de la ramener à lui, il a pu y avoir des justes parmi les païens.

L'antériorité de la prophétie juive sur la philosophie grecque était l'un des grands thèmes de l'apologétique chrétienne des premiers siècles et, de fait, Moïse est antérieur à Thalès !

XVIII, 38. Si maintenant je remonte beaucoup plus haut, avant le Grand Déluge, il y avait le patriarche Noé, qu'à bon droit j'ai pu dire prophète étant donné que l'arche qu'il fabriqua et dans laquelle lui-même et les siens trouvèrent le salut, fut une prophétie pour notre temps. Et le septième descendant d'Adam, Énoch, n'est-il pas cité dans l'épître canonique de l'apôtre Jude comme ayant prophétisé ? [...] Mais la pureté du canon n'a pas retenu [leurs livres], non que l'on réprouve l'autorité de ces hommes qui ont su plaire à Dieu, mais parce qu'on ne croit pas qu'ils soient les auteurs de ces écrits.

Cependant ne dit-on pas que Moïse, né en Égypte, fut *nourri de la sagesse des Égyptiens* (cf. Ac 6,22) ? Pour Augustin, « *cette sagesse n'a pu précéder celle des prophètes, Abraham ayant été lui-même prophète* », et, d'autre part, n'est-ce pas Isis, fille d'Inachus, premier roi des Argiens, qui, au temps des petits-fils d'Abraham, apprit les lettres aux Égyptiens (XVIII, 3) ?

À propos de l'écriture hébraïque.

Je crois avoir appris à l'école que l'alphabet fut inventé par les Phéniciens au VII^e siècle avant Jésus-Christ. En fait, c'est dans l'espace cananéen – l'actuelle Palestine – que fut utilisé, dès le X^e siècle avant notre ère, un alphabet dit paléo-hébraïque⁷ dans lequel sera écrit le *Tanakh*, acronyme des trois parties de la Bible hébraïque : *Torah, Nevi'im, et Ketouvim* (la Loi, les Prophètes et les Écrits), une langue que les Israélites rentrant de Babylone, où ils avaient parlé l'araméen, ne comprenaient plus, alors qu'elle avait été conservée par ceux qui étaient restés au pays et, non sans modifications, par des Samaritains. Bref, même si certaines péricopes de la Torah furent elles-mêmes précédées par une longue tradition orale, beaucoup de textes hébraïques sont antérieurs à la brillante écriture grecque.

En XVIII, 39, Augustin rejette l'idée selon laquelle la langue primitive, conservée par Héber et par les Hébreux après la confusion de Babel, n'aurait été qu'une langue parlée et que « *les lettres hébraïques dateraient de la Loi donnée par Moïse* ». En effet, même si le mot grec *grammatōeisagōgeis* apparaît plusieurs fois dans le *Deutéronome*⁸ avec la connotation de « conducteur » pour désigner les scribes, ces hommes furent « *institués pour enseigner les lettres, bien avant qu'ils ne sachent les toutes premières lettres de la Loi divine* ». Le mot grec, rendu en latin par *litteratum inductores* ou *introductores* en ferait plutôt, à propos des Écritures divines, des traducteurs ou des interprètes, « *qui les introduisent dans le cœur de leurs élèves ou*

⁶ Le péché originel est une manière de dire que tous les hommes ont péché – vivent séparés de Dieu – et ont tous besoin d'être sauvés, par la grâce de Dieu, qui nous est venue par Jésus-Christ, même si cette grâce a été donnée à des hommes bien avant son incarnation, « depuis Abel le juste » (cf. Mt 23,35) !

⁷ Cf. Wikipédia, article « *Alphabet paléo-hébraïque* ». La plus ancienne inscription connue utilisant l'alphabet paléo-hébraïque est peut-être l'Ostraca de Khirbet Qeiyafa, daté d'entre -1050 et -970.

⁸ En particulier, Dt 1,15 ; 16,18 ; 29,9 et 31,28. Le Nouveau Testament se contente du mot γραμματεὺς.

plutôt qui introduisent en elles ceux qu'ils enseignent » (XVIII, 39). En effet, Dieu n'a pas pu graver sa Loi dans des lettres inconnues de son peuple et c'est donc « *de père en fils que cette fameuse langue, avec ses lettres, a été conservée* ». Ainsi :

XVIII, 39 [...] l'Égypte même, qui bien à tort a coutume de se prévaloir de l'antiquité de ses doctrines, n'a pas devancé par sa sagesse celle de nos patriarches. Car nul n'osera prétendre que les Égyptiens aient possédé leur merveilleux savoir avant de connaître les lettres, c'est-à-dire avant qu'Isis ne soit venue les leur apprendre. Et leur savoir si remarquable qu'on appelle sagesse, qu'était-il d'autre que principalement l'astronomie ou quelque autre discipline analogue, mieux faite pour exercer les esprits que pour illuminer de la vraie sagesse les intelligences?

Il nous est bien difficile de souscrire aujourd'hui à ce qu'écrit ici Augustin et cela d'autant plus que le règne d'Akhenaton/ Aménophis IV (1350-1334), qui tenta d'introduire le culte du Dieu unique, précède d'un siècle l'histoire de Moïse⁹. Mais son intention étant de montrer l'antériorité de la prophétie biblique sur la sagesse égyptienne, Augustin ne se contente pas de citer ses sources profanes lesquelles semblent confondre histoire et mythologie, il avance un argument : le don de l'écriture par Io, la fille du roi d'Argos, devenue Isis, à l'époque du patriarche Jacob (cf. XVIII,3).

Un tel argument vient d'un philosophe qui a compris la différence entre la connaissance et la maîtrise des choses extérieures, et la connaissance de soi en vue de bien vivre. C'est ce qui lui fait dire que la prétendue « sagesse » des Égyptiens consistait en réalité en un savoir, que nous dirions « scientifique » – « *l'astronomie ou quelque autre discipline analogue* » –, pour lequel l'écriture requise n'était pas celle qui nous sert à transcrire nos conversations, mais une écriture chiffrée, symbolique, réservée à des spécialistes, très différente de celle qui permet de prendre en compte ce que disent et pensent les hommes. Or, cette écriture du langage ordinaire est sans doute le plus précieux instrument de réflexion puisqu'elle nous permet de nous relire, mais aussi ce qui rend possible la recherche en commun de la vérité, par approbation et contestation, comme l'exige le plein exercice de la raison humaine sans laquelle il n'y aurait pas de philosophie. Or celle-ci est la quête de la vie heureuse, cette *vita beata* qu'Augustin définit par ailleurs comme « *la joie qui nous vient de la vérité* »¹⁰.

À l'opposition plusieurs fois évoquée de ce que nous pouvons connaître par nous-mêmes et de ce que seule, par les Écritures, la révélation divine peut nous apprendre, s'ajoute donc celle du savoir scientifique et de la réflexion, que l'on ne peut que méconnaître tant qu'on n'a pas vraiment compris ce qu'est la philosophie.

Mais si Augustin s'attache ainsi à l'histoire, c'est aussi qu'il en a besoin pour montrer que les dieux païens sont soit de purs produits de l'imagination humaine, soit, selon la théorie de l'évhémérisme, des hommes divinisés après leur mort en raison de leur bienfaits. D'où son insistance à les situer historiquement, comme cet Hermès Trismégiste (Mercure pour les Latins) réputé par sa sagesse, mais qui serait en réalité le petit fils d'un autre Hermès :

XVIII, 39 [...] Quant à la philosophie qui fait profession d'enseigner aux hommes quelque moyen de devenir heureux, c'est vers l'époque de Mercure surnommé Trismégiste que son étude devint célèbre en ce pays, longtemps certes avant les sages et les philosophes de la Grèce, mais cependant après Abraham, Isaac, Jacob et Joseph, puisque ce fut même après Moïse. C'est à l'époque en effet où naquit Moïse que remonte, dit-on, Atlas, le grand astrologue frère de Prométhée et aïeul maternel de Mercure l'Ancien, dont Mercure Trismégiste fut le petit-fils.

⁹ Rappelons que l'égyptologie date de l'expédition de Bonaparte et du déchiffrement de la pierre de Rosette (1799),

¹⁰ *Confessions* X, 23,33 : *Beata quippe vita est gaudium de veritate*

Or, pour nous, Hermès Trismégiste, auteur mystérieux d'une littérature dont se réclament les hermétistes et les alchimistes¹¹, est un personnage légendaire de l'Antiquité hellénistique et romaine, ce qui nous conduit à penser qu'Augustin le situe trop tôt dans le temps puisqu'il fut postérieur non seulement à Moïse, mais à Platon et à Aristote, mais sans que cela ne puisse exclure l'existence d'autres philosophes égyptiens en dehors de cet Hermès.

Mais pour Augustin, il est important de noter que cette antériorité des prophètes bibliques sur les sages païennes, n'est pas contredite par Varron « *dont l'information n'est pas en contradiction avec la vérité des livres divins* ». En effet, les Écritures sont les plus fiables des livres d'histoire car, en se déployant au cours des siècles de l'histoire des hébreux il a bien fallu que la révélation de Dieu pénètre également, très concrètement, l'histoire universelle :

XVIII, 40 [...] Et à quel narrateur du passé pouvons-nous croire davantage qu'à celui qui a même prédit les événements futurs que nous voyons maintenant accomplis ? Le désaccord des historiens nous laisse toute liberté, nous impose même d'ajouter foi à celui d'entre eux qui ne s'oppose pas à cette histoire divine. [...] Quant à nous, forts de l'autorité divine dans l'histoire de notre religion, nous sommes certains qu'est absolument faux tout ce qui la contredit, quelle que soit d'ailleurs la valeur des autres affirmations de l'histoire profane : fausses ou vraies, elles n'apportent rien d'important pour nous apprendre à vivre dans la droiture et le bonheur.

La recherche historique en tant que telle n'est pas recherche de la vie heureuse, à laquelle par contre nous conduit la révélation, et par le meilleur chemin.

2. Différence entre les doctrines de philosophes et la doctrine révélée (XVIII, 41)

Non seulement les philosophes se sont exprimés *après* les prophètes, mais ils sont en désaccord entre eux, « *les disciples avec leurs maîtres et les disciples entre eux* », au sujet du genre de vie le plus propre pour parvenir au bonheur. Pourquoi ? « *Parce qu'ils l'ont cherché en hommes, avec des sentiments humains, avec des raisonnements humains* ».

XVIII, 41,1 [...] Certes, il s'en est trouvé plusieurs, voire un grand nombre, que l'amour de la vérité a fait rompre avec leurs maîtres ou avec leurs compagnons d'étude pour prendre la défense de ce qu'ils ont cru, à tort ou à raison, être la vérité ; mais Que faire ? Où ? Par où se diriger pour parvenir à la béatitude ? Voilà les questions dans lesquelles se disperse l'humanité malheureuse, quand elle n'est pas guidée par l'autorité de Dieu. Alors qu'entre nos auteurs auxquels non sans raison le canon des saintes Écritures s'arrête et se limite, tant s'en faut qu'il y ait le moindre dissentiment !

Ces auteurs inspirés, sans être trop nombreux au point d'avilir ce qui fait le prix de la religion, devaient l'être pourtant suffisamment pour rendre manifeste leur accord et marquer ainsi leur différence avec la confusion que l'on trouve chez les philosophes. En effet :

XVIII, 41, 2. Quel est le fondateur d'une quelconque école (*secta*) philosophique qui, dans cette cité où l'on adore des démons, serait suivi à ce point que soient rejetés tous ceux qui professent des opinions différentes ou opposées ?

La grande différence entre la philosophie et la doctrine révélée se trouve dans le fait que les philosophies s'opposent souvent les unes aux autres – le mot *secte* » vient du verbe *sequor*, suivre [un mode de vie] – jusqu'à se contredire les unes les autres, alors que la doctrine fondée sur la révélation est accompagnée d'une exigence de vérité qui va conduire à définir une « orthodoxie » – une foi droite – en s'efforçant d'éliminer les hérésies. S'agit-il d'une pensée unique, totalitaire ? Non, car c'est Dieu qui parle aux hommes à travers ses prophètes pour leur

¹¹ cf. André-Jean Festugière, o.p. *La révélation d'Hermès Trismégiste* (4 volumes, 1944-1949) réédition revue et augmentée en 2014 (2062 p.)

révéler son dessein, lequel ne prend tout son sens qu'à partir de sa réalisation dans le Christ Jésus. D'autre part, cette parole de Dieu, avant d'être fixée dans des écrits, est d'abord inscrite dans les cœurs, ce qui précisément nous permet de la « reconnaître » quand nous l'écoutons ou ouvrons notre Bible. C'est en cela qu'elle transcende toute parole humaine, chose que notre société a du mal à admettre, surtout depuis que la transcendance été confisquée par des États devenus totalitaires pour avoir prétendu décider de la vérité. Qu'il nous suffise ici d'évoquer nos débats sociétaux récents où il était vain de faire appel à la loi naturelle, puisque la seule loi qui doit être prise en compte serait celle de la République.

XVIII, 41, 3. Mais cette nation, ce peuple, cette cité, cette république, ces Israélites qui ont cru aux paroles de Dieu, jamais ils n'ont confondu dans une égale tolérance les faux et les vrais prophètes ; ils reconnaissaient et retenaient comme auteurs véridiques des saintes Écritures ceux qui s'accordaient entre eux sans aucune divergence. C'était là leurs philosophes - « amants de la sagesse » -, leurs sages, leurs théologiens, leurs prophètes, leurs maîtres de probité et de piété. Quiconque a pensé et vécu selon eux, a pensé et vécu non selon l'homme, mais selon Dieu, qui parlait à travers eux. Si chez eux le sacrilège fut interdit, ce fut parce que Dieu l'avait interdit. [...]

Quant à Babylone, cité de la confusion (cf. XVI, 14), elle n'est pas du tout troublée par une multiplicité de doctrines qui se contredisent « *non au sujet des champs et des maisons ou de quelque affaire d'argent, mais du bonheur ou du malheur de la vie* ». Et peu importe au démon, son roi, qui « *les possède tous pareillement dans leur impiété multiple et variée* » (XVIII, 41, 2) !

Mais la grâce de Dieu travaille le cœur de tous les hommes et la cité de Dieu ne se limite pas à son peuple selon l'histoire, le peuple d'Israël :

XVIII, 41, 3 [...] Tout ce que certains philosophes ont pu entrevoir de vrai parmi leurs erreurs, et qu'ils se sont efforcés de faire entendre par de laborieuses démonstrations : que Dieu a fait ce monde et qu'il le gouverne lui-même par sa souveraine Providence, la beauté des vertus, l'amour de la patrie, la fidélité en amitié, les bonnes œuvres, tout ce qui se rapporte aux bonnes mœurs, même sans savoir à quelle fin et à quoi rapporter tout cela ; tout cela a été prêché au peuple dans cette cité par des voix prophétiques, c'est-à-dire divines, même si ce fut par des hommes : non pas assénées par des batailles d'arguments, mais de telle sorte que quiconque en prendrait connaissance craindrait de mépriser non pas l'esprit d'un homme mais la parole de Dieu.

3. À propos de la Septante (XVIII, 42- 44)

C'est Ptolémée II, Philadelphie, dont le règne s'étend de ~283 à ~246, qui, « *souhaitant connaître et posséder les Saintes Écritures demanda leur traduction en grec* ». Alors que son père, l'un des généraux d'Alexandre, proclamé roi d'Égypte, avait envahi et conquis la Judée, « *emmenant en Égypte beaucoup de prisonniers* », Ptolémée II les renvoya libres, et avec des dons royaux pour le temple de Dieu. Bien plus, « *il pria Éléazar alors grand prêtre, de lui faire don des Écritures dont il avait appris par renommée qu'elles étaient divines* », car il désirait les avoir dans la célèbre bibliothèque d'Alexandrie. Il demanda donc soixante douze traducteurs – six par tribus – « *tous très versés dans la connaissance des deux langues, grecque et hébraïque* ». Et telle fut l'origine de la Septante.

XVIII, 42 [...] On rapporte qu'il y eut dans leurs mots un accord si merveilleux, si stupéfiant, si pleinement divin, que, bien qu'ils se soient appliqués séparément à cette tâche (il avait plu à Ptolémée d'éprouver ainsi leur foi), il n'y eut entre eux aucune différence, ni d'un seul mot quant à son sens et à sa valeur, ni dans l'ordre des mots ; mais comme s'il n'y avait eu qu'un seul traducteur, toutes leurs traductions ne formaient qu'un seul texte, car, en réalité, l'Esprit était un en tous: ils avaient reçu ce

don admirable de Dieu pour que, de cette manière, l'autorité de ces Écritures, non pas humaines, mais divines, ce qu'elles sont, soit aussi recommandée aux nations qui un jour croiraient en elles ; ce que nous voyons désormais réalisé.

Mais Augustin n'ignore pas que d'autres traductions furent faites à partir du texte hébreu : XVIII, 43 [...] L'Église cependant a reçu celle des Septante, comme si c'était la seule, et c'est elle qu'utilisent les chrétiens de langue grecque, dont la plupart ignorent qu'il en existe d'autres. C'est à partir de cette version des Septante qu'a été traduit en latin le texte auquel se tiennent les églises latines, bien que, de nos jours, le prêtre Jérôme, homme très savant et connaissant parfaitement les trois langues, n'ait pas manqué de traduire ces mêmes Écritures en latin, mais à partir de l'hébreu et non du grec. Mais même si les Juifs disent bien que son travail est littéralement exact et prétendent, par contre, que les Septante sont dans l'erreur en beaucoup d'endroits, cependant les Églises du Christ jugent que personne ne doit être préféré à l'autorité de tant d'hommes choisis pour une si grande tâche par le grand prêtre Éléazar.

Humainement parlant, cette traduction à soixante-douze, même au prix d'une concertation, devrait être préférée à une traduction isolée. Mais que faire quand ces autres traductions, faites à partir de l'original hébreu, se trouvent en désaccord avec la Septante ?

XVIII, 43 [...] Dès lors, ou bien tout autre traduction fidèle de ces Écritures en quelque langue que ce soit s'accorde avec celle des Septante, ou bien, si elle ne semble pas s'accorder, il faut croire qu'il s'y trouve quelque profondeur (*altitudo*) prophétique. Le même Esprit, en effet, qui était dans les prophètes quand ils ont dit ces choses, était aussi dans les soixante-dix hommes quand ils les ont traduites ; or, il a pu assurément, de son autorité divine, dire autre chose, comme si le prophète avait à la fois exprimé l'une et l'autre, parce que le même Esprit disait l'une et l'autre ; et il a pu aussi dire la même chose autrement, de sorte que, là où les mots ne sont pas les mêmes, le sens apparaisse nettement le même à tout lecteur qui l'entend bien ; et il a pu encore omettre ou ajouter quelque chose, pour montrer par là que, dans cette œuvre de traduction, ne présidait aucune servilité humaine liant le traducteur aux mots, mais plutôt que c'est la puissance divine qui remplissait et dirigeait l'intelligence du traducteur.

Augustin fait ici référence, sans le nommer, au travail d'Origène (avant 245) comparant en six colonnes (Hexaples) la Bible hébraïque à différentes traductions grecques dont les trois auteurs sont nommés au début de ce chapitre : Aquila, Symmaque et Théodotion, tout en ajoutant que « ceux qui ont cru devoir corriger à partir du texte hébreu le texte grec des Septante n'ont pas osé supprimer ce qui, manquant dans le texte hébreu, avait été ajouté » ; avant de conclure :

XVIII, 43 [...] Tout ce qui est dans le texte hébreu et ne se retrouve pas dans les Septante, l'Esprit de Dieu n'a pas voulu le dire par ces derniers, mais par les premiers prophètes ; tout ce qui est dans les Septante et ne se trouve pas dans le texte hébreu, le même Esprit a préféré le dire par ces derniers, non par les premiers, montrant ainsi que les uns et les autres furent prophètes. C'est de la même manière qu'il a dit, comme il lui a plu, ceci par Isaïe, cela par Jérémie, autre chose par tel ou tel autre prophète ; ou qu'il a dit la même chose de manières différentes par différents prophètes.

Ainsi, lorsque Jonas annonça la destruction de Ninive, parla-t-il de « quarante jours » selon l'hébreu ou de « trois jours », selon la Septante (Jon 3,4) ? Sans doute de quarante jours, mais la Septante parle de ce dont l'histoire de Ninive, figure de « l'Église des Gentils », est le signe, ce

qui dépasse les limites de cette ville. Si les trois jours de Jonas dans le ventre du monstre marin annonçaient la mort et la résurrection du Christ, les quarante jours quant à eux, peuvent signifier la transformation des disciples entre Pâques et l'Ascension : une sorte de résurrection. Quant aux apôtres ils citent les deux traditions, preuve que c'est le même Esprit qui opérait dans les prophètes et dans les traducteurs de la Septante. Et aussi que le passage de l'hébreu au grec marque l'extension de la Révélation à toutes les nations.

XVIII, 44 Mais à présent, poursuivons du mieux possible ce qu'il nous reste à traiter.

5. L'avènement du Christ et de l'Église (XVIII, 45-49)

Augustin reprend le fil de l'histoire interrompu en XVIII, 36 avec l'extinction de la prophétie.

1. le déclin du peuple d'Israël (XVIII, 45)

XVIII,45, 1. Sans aucun doute, du jour où elle commença à ne plus avoir de prophètes, la nation juive entra dans son déclin : c'était pourtant, après la captivité à Babylone, le temps où le temple ayant été reconstruit, elle espérait un avenir meilleur. C'est ainsi que ce peuple charnel interprétait la prédiction du prophète Aggée : *La gloire de cette nouvelle maison, dit-il, sera plus grande que celle de la première* (Ag 2, 10). Or cette parole s'applique à la Nouvelle Alliance, comme il l'a montré un peu plus haut, quand, annonçant ouvertement le Christ, il a dit: *Je remuerai tous les peuples et il viendra, le désiré de toutes les nations* (Ag 2, 7). En cet endroit, les Septante avec une autorité prophétique ont donné un autre sens qui convient plus au corps qu'à la tête, c'est-à-dire à l'Église qu'au Christ : *Elles viendront au Seigneur celles qui auront été choisies parmi toutes les nations*. Il s'agit des hommes dont Jésus lui-même a dit dans l'Évangile : *Il y a beaucoup d'appelés, mais peu d'élus* (Mt 22, 14).

Cet autre sens est d'autant plus remarquable que dans la traduction du texte hébreu dans la Bible du Rabinat on peut lire : « *je mettrai en mouvement tous les peuples, pour qu'affluent [ici] les biens les plus précieux de tous ces peuples, et ainsi je remplirai cette maison de splendeur, dit l'Eternel-Cebaot* », le verset suivant disant : « *À moi l'argent, à moi l'or...* », et cela, sans pointer la différence entre désirer ce dont on manque et signifier, par ces mots, comme le fait par ailleurs le Seigneur, qu'on n'en a aucunement besoin (cf. Is 1,11) ! Autre chose, la restauration terrestre du Royaume de Salomon, autre chose le salut des nations en esprit et en vérité !

XVIII 45, 1 [...] *C'est avec ces élus des nations que par la Nouvelle Alliance se construit en pierres vivantes* (cf. 1 P 2, 5) la maison de Dieu, bien plus glorieuse que ce temple qu'édifia Salomon et qui fut reconstruit après la captivité. Voilà pourquoi, depuis lors, cette nation n'eut plus de prophètes et subit de nombreux désastres de la part des rois étrangers et des Romains eux-mêmes, de peur qu'elle ne vît la prophétie d'Aggée accomplie dans ce relèvement du temple.

Le relèvement du temple fut en effet accompagné du retour de l'idolâtrie avant même que la Palestine ne fût envahie par les armées d'Alexandre auquel les Juifs n'opposèrent aucune résistance, laissant le vainqueur sacrifier dans le Temple, « *non par une piété sincère mais par vanité impie* », car puisqu'il considérait le Dieu d'Israël comme un dieu parmi les autres, ce qui leur valut de continuer à vivre à leur façon. Mais les choses se durcirent avec Ptolémée I^{er} qui emmena des Juifs comme esclaves en Égypte, malheur qui fut corrigé par son fils Ptolémée II Philadelphe qui, nous l'avons vu, commanda la traduction de la Bible en grec.

Puis ce fut entre ~175 et ~140, après une guerre entre la Syrie et l'Égypte, la révolte des frères Maccabées contre le roi séleucide Antiochus Épiphane qui avait entrepris d'helléniser la Judée au prix d'une sanglante persécution au cours de laquelle moururent en particulier sept frères sous les yeux de leur mère pour avoir refusé de manger du porc (2Ma 7). Mais Judas

Maccabée finit par chasser les généraux d'Antiochus et purifier le Temple. Après sa mort, son frère Jonathan instaura une dynastie de « princes », les Hasmonéens, dont l'un d'eux, Aristobule, prit le titre de roi et de Grand Prêtre, mais pour le plus grand malheur du peuple. Plus tard, un grave conflit entre deux de ses descendants, Aristobule II et son frère Hircan II, amena l'intervention de Rome alors maîtresse d'une grande partie du monde. Mais elle était déjà « *pour ainsi dire brisée sous le poids de sa propre grandeur* » au point qu'il s'avérait nécessaire pour elle d'abandonner la république au profit de ce qui deviendra l'empire.

En ~ 63, Pompée, l'un des plus illustres chefs du peuple romain, envahit la Judée et s'empara de Jérusalem. Il pénétra dans le Saint des Saints où seul le Grand Prêtre avait le droit d'entrer, « *non en adorateur, mais en profanateur* ». Il confirma Hircan II comme Grand Prêtre et imposa un gouverneur à la nation vaincue, tout en emmenant Aristobule II enchaîné à Rome pour son triomphe. Les Juifs étaient devenus tributaires des Romains qui, peu d'années plus tard leur imposèrent pour roi un étranger, Hérode, sous le règne duquel naîtra le Christ.

XVIII, 45,3 Déjà en effet était venue la plénitude des temps que l'Esprit prophétique avait annoncée par la bouche du patriarche Jacob quand il dit: *Un prince ne fera pas défaut à Juda ni un chef né de sa race jusqu'à ce que vienne celui en qui repose la promesse; et lui-même est l'attente des nations* (Gn 49, 10). Les Juifs ne manquèrent donc jamais d'un prince issu de Juda jusqu'à Hérode, ce premier étranger qui leur fut imposé comme roi. Le temps était donc arrivé où allait venir celui en qui reposait la promesse de la Nouvelle Alliance, annonçant qu'il serait *l'attente des nations*. Mais il n'était pas possible aux nations d'attendre qu'il vienne exercer le jugement dans l'éclat de sa puissance, comme nous voyons maintenant qu'elles l'attendent, si d'abord elles n'avaient cru en lui quand il vint subir le jugement dans l'humilité de sa patience.

2. De la naissance de notre Sauveur et de la fonction du judaïsme (XVIII, 46)

XVIII, 46. Hérode régnant en Judée, César Auguste, après le changement de constitution de la république, étant devenu l'empereur des Romains, et, grâce à lui, le monde entier étant en paix, le Christ naquit à Bethléem de Juda selon l'annonce faite par le prophète (Mi 5, 2) : homme visible né humainement d'une vierge, Dieu caché, de Dieu le Père. [...] Pour faire valoir qu'il était Dieu, il fit de nombreux miracles, dont quelques-uns sont contenus dans les Évangiles, autant que cela lui a semblé nécessaire pour se faire connaître : le premier étant d'être né d'une manière aussi merveilleuse, le dernier d'être monté au ciel avec son corps ressuscité des morts.

Quant aux Juifs « *qui le mirent à mort et refusèrent de croire en lui* » – pas tous, car les premiers qui crurent en lui, étaient des juifs ! –, ruinés par les Romains et dispersés sur toute la terre, « *ils témoignent par leurs Écritures que nous n'avons pas inventé les prophéties relatives au Christ* » (XVIII, 46). Cependant « *un grand nombre d'entre eux, en les examinant, ont cru en lui, même avant sa passion et surtout après sa résurrection. C'est d'eux qu'il a été prédit : 'Même si le nombre des fils d'Israël était comme le sable de la mer, un reste seulement serait sauvé' (Is 10,22)* ». Les autres ont été aveuglés. « *Dès lors, quand ils ne croient pas à nos Écritures, les leurs qu'ils lisent en aveugles, s'accomplissent en eux* » (XVIII, 46).

Cependant, leur dispersion parmi les nations y prépara l'extension de l'Église du Christ. En effet, peut-on lire dans l'épître aux Romains, « *par leur chute, le salut est devenu accessible aux païens, afin qu'ils fussent excités à la jalousie. Or si leur chute a été la richesse du monde et leur amoindrissement la richesse des païens, combien plus en sera-t-il ainsi quand ils se convertiront tous ?* (Rm 11,11). Ainsi, le développement de l'Église ne peut se passer des Écritures juives et

de ce qu'elles nous révèlent de l'accomplissement progressif de la double promesse faite à Abraham. D'où l'importance de ces mots du Psalmiste : « *Mon Dieu par sa miséricorde me préviendra; mon Dieu m'a fait entendre au sujet de mes ennemis: Ne les tue pas, de peur qu'ils n'oublient ta loi, disperse-les par ta puissance* » (Ps 58, 12).

3. Il y a des citoyens de la cité de Dieu chez les païens (XVIII 47)

XVIII, 47 [...] Il n'est pas inconvenant de croire que, parmi les autres nations, il y a eu des hommes auxquels ce mystère a été révélé, et qui ont été aussi poussés à l'annoncer, soit qu'ils aient participé à la même grâce, soit que, en étant privés, ils aient été instruits par de mauvais anges, qui, nous le savons, ont aussi confessé le Christ de son vivant, quand les Juifs refusaient de le reconnaître. Et je ne pense pas que les Juifs eux-mêmes oseraient prétendre qu'en dehors des Israélites personne n'ait appartenu au vrai Dieu, depuis qu'Israël a commencé à faire souche après la réprobation de son frère aîné. Il est vrai, il ne s'est trouvé aucun autre peuple, qui fût appelé proprement peuple de Dieu ; mais ils ne peuvent nier qu'il y ait eu, même dans les autres nations, des hommes qui aient appartenu, par un lien non pas terrestre mais céleste, aux vrais Israélites, citoyens de la patrie d'en haut ; car s'ils le niaient, ils seraient très facilement confondus par l'exemple de cet admirable et saint homme Job, qui ne fut ni Juif ni prosélyte, c'est-à-dire étranger au peuple d'Israël, mais issu du peuple Iduméen, dans lequel il est né et mourut, lui dont la parole divine fait un si grand éloge que, pour ce qui est de la justice et de la piété, aucun homme de son temps ne peut lui être comparé.

Aucune chronique ne dit quand a vécu Job, mais que son exemple ait été retenu dans le canon juif des Écritures, nous permet de penser que, pour la foi juive, il avait pu y avoir parmi les païens des hommes vivant selon Dieu et appartenant de ce fait à la Jérusalem céleste, même si, en tant que chrétiens, nous devons croire que cette faveur n'a pu leur venir que par le médiateur entre Dieu et les hommes, l'homme Jésus-Christ (cf. 1 Tm 2,5). Mais, pour prouver qu'il ne s'agit pas là d'une invention des chrétiens, rien ne peut remplacer les livres des Juifs, « *dispersés par toute la terre pour rendre ce témoignage* » (XVIII, 47).

4. Confirmation du sens spirituel de la prophétie d'Aggée (XVIII, 48)

Les désastres vécus par le peuple juif dans les temps qui précédèrent l'avènement du Christ, puis la destruction totale de Jérusalem par Titus en 70 et sa reconstruction comme une ville vouée aux dieux romains (*Colonia Aelia Capitolina*) par Hadrien à partir de 130, montrent bien que la prophétie d'Aggée ne visaient pas la reconstruction du Temple de Salomon ni, à plus forte raison, la restauration de son empire. Elle annonçait, en effet, la construction de la maison de la Nouvelle Alliance, « *d'autant plus grande et glorieuse que meilleures sont les pierres vivantes (cf. 1 P 2, 5), les croyants et les rénovés, qui entrent dans sa construction* » :

XVIII, 48 [...] Aussi cette maison de la Nouvelle Alliance dépasse-t-elle en gloire la maison de l'Ancienne Alliance ; et elle apparaîtra plus glorieuse encore au jour de sa dédicace. Alors, en effet, *viendra le Désiré de toutes les nations* comme le dit le texte hébreu. En effet son premier avènement ne pouvait pas encore être désiré par toutes les nations, car elles ne savaient pas qui désirer, puisqu'elles n'avaient pas encore cru en lui. Alors aussi, selon les Septante, dont le sens est également prophétique, *viendra de toutes les nations ce que le Seigneur a choisi* (cf. Ag 2,8). Alors, en effet, ne viendront en réalité que les choisis dont parle l'Apôtre: *Il nous a choisis en lui-même avant la création du monde* (Ep 1, 4). En effet, l'architecte qui lui-même a dit: *Beaucoup sont appelés, mais peu sont élus* (Mt 22, 14), l'a dit pour montrer que cette maison qui n'aura

pas à craindre la ruine, sera bâtie non pas avec des appelés venus pour être chassés de la salle du festin, mais avec de vrais élus. Car à présent que les églises sont pleines aussi de ceux que pour ainsi dire le vannage séparera sur l'aire, la gloire de cette maison n'apparaît pas aussi grande que lorsque quiconque y sera, y sera pour toujours.

Tous ceux qui sont dans l'Église, qui n'est que l'image de la cité de Dieu, n'y resteront peut-être pas, alors que d'autres y entreront ! Car il ne suffit pas d'être appelé : il s'agit de répondre de tout son cœur à cet appel et de revêtir la robe nuptiale, c'est-à-dire d'entrer dans le grand mouvement de la charité divine, nul ne pouvant recevoir la miséricorde de Dieu sans être lui-même miséricordieux avec les autres. De ce fait, le christianisme est un appel permanent à la conversion du cœur, car Dieu ne pourra pas nous choisir malgré nous.

D'autre part, le mal à redouter n'est pas celui qui nous agresse de l'extérieur, mais au contraire celui qui vient de nous. En effet, a dit Jésus, « *Par votre patience, vous posséderez vos âmes* » (Luc 21,19). Dans l'Église, les pécheurs sont une épreuve pour les justes, mais, plutôt que de les éliminer, il convient de les supporter tout en priant pour leur conversion, puisque le projet divin est de sauver tous les hommes et de leur faire partager sa vie. Mais le plus difficile est sans doute de reconnaître le besoin d'être sauvé, car vouloir se passer de Dieu et vivre sans lui, n'est-ce pas proprement le péché originel, la racine de tous les péchés¹² ? Et ce péché est tellement répandu aujourd'hui autour de nous, qu'on ne veut pas le voir, qu'on ne veut pas y croire.

6. Les deux cités jusqu'au jugement dernier (XVIII, 49-54)

Seize siècles après saint Augustin et dans un monde bien différent du sien, nous n'en vivons pas moins dans la même période de l'histoire du salut, celle où nous attendons – ou devrions attendre – le retour du Seigneur qui viendra juger les vivants et les morts. C'est pourquoi son appel à la patience et à la conversion reste toujours à l'ordre du jour.

1. Le mélange des deux cités jusqu'à la fin des temps (XVIII, 49)

XVIII, 49. Dans ce siècle pervers, dans ces jours mauvais, où par son humiliation présente l'Église acquiert sa grandeur future et se laisse travailler par l'aiguillon de la crainte, les angoisses de la douleur, les fatigues des travaux, les dangers des tentations, ne pouvant se réjouir d'une joie juste qu'en espérance, beaucoup de réprouvés sont mélangés aux justes, les uns et les autres étant comme recueillis ensemble dans le filet de l'Évangile (cf. Mt 13, 47-50) et dans ce monde comme dans la mer, dans le filet qui les enferme, tous nagent pêle-mêle jusqu'à ce qu'on arrive au rivage, où les mauvais seront séparés des bons et que dans les bons, comme dans son temple, Dieu sera tout en tous (cf. 1 Co 15, 28). [...] D'abord par la bouche de Jean, son précurseur, puis par sa propre bouche, le Christ a annoncé et dit : *Faites pénitence, car le royaume de Dieu est proche* (Mt 3, 2). Il a choisi des disciples qu'il a appelés aussi apôtres, hommes d'humble naissance, sans considération, sans lettres, en sorte que tout ce qu'ils seraient et feraient de grand, c'est lui qui, en eux, le serait et le ferait. Il en trouva un parmi eux dont il utilisa la malice pour le bien, pour exécuter le plan de sa passion et donner à son Église un exemple de patience quand il s'agit de supporter les méchants. Après avoir semé autant qu'il lui revenait de le faire durant sa présence corporelle le saint évangile, il souffrit, mourut et ressuscita, montrant par sa passion ce que nous devons supporter pour la vérité, et par sa résurrection ce qu'il nous fallait

¹² Cf. *Confessions* V,16 : Et déjà je m'en allais aux enfers (= au séjour des morts) portant tous les maux (*mala*) que j'avais commis envers toi, envers moi et envers les autres, des maux nombreux et lourds sur le lien du péché originel, par lequel nous mourons tous en Adam.

espérer pour l'éternité, sans compter la profondeur du mystère de son sang répandu pour la rémission des péchés. Il vécut sur terre durant quarante jours avec ses disciples et sous leurs yeux monta au ciel (Ac 1, 3). Dix jours après, il leur envoya l'Esprit Saint (Ac 2, 1-2) qu'il leur avait promis. Le signe le plus grand et le plus nécessaire de sa venue en ceux qui crurent en lui fut que chacun d'eux parla les langues de toutes les nations; c'était la figure de l'unité de l'Église catholique destinée à se répandre dans toutes les nations et à parler toutes les langues.

2. La prédication de l'Évangile à partir de Jérusalem (XVIII, 50)

Les quarante jours que durèrent ses apparitions furent employés par le Ressuscité à ouvrir l'esprit de ses disciples à l'intelligence des Écritures qui avaient annoncé sa mort et sa résurrection, car, selon la parole du prophète : *La loi sortira de Sion et la parole du Seigneur de Jérusalem* (Is 2, 3). C'est effectivement à partir de Jérusalem et vers toutes les nations que devait commencer la prédication « *au nom du Christ de la pénitence et de la rémission des péchés* » (cf. Lc 24, 47). Ce n'est pas là annoncer des lendemains qui chantent, mais prendre au sérieux la réalité de nos existences dans ses contradictions et ses malheurs.

SGJ Mais « le royaume de Dieu est proche... » (Mt3,2) dit Jésus.

JM Oui, mais il y a cette parole énigmatique : « *Depuis les jours de Jean Baptiste jusqu'à présent le Royaume des cieus est forcé et ce sont les violents qui s'en emparent* » (Mt 11,12). Il me semble que cela peut vouloir dire qu'il ne viendra pas tout seul et qu'il faut travailler à se convertir pour en être digne...

Il leur demanda de ne pas quitter Jérusalem avant d'avoir reçu l'Esprit Saint qu'il leur avait promis, car « *pour ne pas être pris par le froid de la crainte, il leur fallait brûler du feu de la charité* » (cf. XVIII, 50).

XVIII, 50 [...] Enfin, non seulement par ceux qui l'avaient vu et entendu avant sa passion et après sa résurrection, mais aussi, une fois que ceux-ci furent morts, par leurs successeurs, à travers d'horribles persécutions, une grande variété de supplices et la mort des martyrs, l'Évangile fut prêché par toute la terre tandis que Dieu confirmait leur témoignage par des signes, des prodiges, divers pouvoirs et les dons du Saint Esprit. Ainsi les peuples païens, croyant en celui qui pour leur rachat fut crucifié, vénérèrent-ils d'un amour chrétien le sang des martyrs qu'ils avaient répandu avec une fureur satanique, et les rois eux-mêmes, dont les lois avaient dévasté l'Église, se courbèrent-ils, pour leur salut, devant ce nom qu'ils s'étaient efforcé cruellement d'effacer de la terre; et ils se mirent même à persécuter les faux dieux au nom desquels ils avaient auparavant persécuté les adorateurs du vrai Dieu.

Par contre, à ses disciples qui lui demandaient quand il reviendrait « *pour restaurer le royaume d'Israël* » Jésus eut pour toute réponse : « *Vous n'avez pas à connaître les temps et les moments que le Père a fixés dans sa puissance, mais vous allez recevoir la force de l'Esprit Saint qui viendra sur vous* » (Ac 1,7-8). Ainsi se trouvaient-ils renvoyés à leur condition d'hommes pour qui l'avenir en tant que tel ne peut que rester inconnu, ce qui nous ouvre à l'espérance, à la dimension du sens et de la foi, à la promesse et à la fidélité. Mais en posant une telle question, ils montraient aussi qu'ils n'avaient pas encore réalisé que par sa mort et sa résurrection Jésus avait inauguré la Nouvelle Alliance. Il leur manquait l'Esprit Saint.

3 De l'utilité des hérésies et des mauvais chrétiens (XVIII, 51)

XVIII, 51, 1. Mais le diable, voyant les temples des démons désertés et le genre humain accourir au nom du Médiateur qui libère, suscita des hérétiques pour qu'ils combattent sous le nom chrétien la doctrine chrétienne, comme si dans la cité de

Dieu ils pouvaient tenir indifféremment et sans subir de reproches des opinions diverses et contraires, comme c'est indifféremment le cas entre eux des philosophes dans la cité de la confusion.

Le mal n'est pas dans la recherche de la vérité, mais dans l'obstination à ne pas vouloir se corriger quand apparaît la vérité et c'est de cette obstination que naît l'hérésie, par laquelle on sort de l'Église tout en se rangeant parmi ses ennemis qui la mettent à l'épreuve. Mais Augustin ne manque pas de dire que ces hérétiques, par le mal qu'ils font, sont utiles à l'Église, car *tout coopère au bien de ceux qui craignent Dieu* (cf. Rm 8,28) :

XVIII, 51, 1 [...] S'ils ont pouvoir de l'affliger corporellement, ils exercent sa patience ; s'ils se contentent de la combattre par leurs fausses opinions, ils exercent sa sagesse ; et pour lui permettre d'aimer même ses ennemis, ils exercent sa bienveillance ou même sa bienfaisance quand elle agit sur eux par la persuasion de sa doctrine ou la crainte de sa discipline. Ainsi donc le diable, chef de la cité impie, quand il mobilise toutes ses forces contre la cité de Dieu pérégrinant en ce monde ne peut nuire en rien à celle à laquelle, sans aucun doute, la Providence divine accorde par la prospérité une consolation pour qu'elle ne succombe pas sous l'adversité, et par l'adversité une épreuve pour qu'elle ne se laisse pas corrompre par la prospérité.

Consolation et épreuve se tempèrent donc l'une l'autre si bien que le Psalmiste a pu dire : *À la mesure de mes douleurs en mon cœur, tes consolations ont réjoui mon âme* (Ps 93, 10). Et saint Paul : *Ayant joie dans l'espérance et patience dans la tribulation* (Rm 12, 12).

En effet, s'il est vrai que *Tous ceux qui veulent vivre pieusement dans le Christ souffriront persécution* (2 Tm 3, 12), ces persécutions ne viennent pas seulement de l'extérieur, car « *il s'en trouve toujours à l'intérieur et même en grand nombre qui, par leurs mauvaises mœurs, torturent le cœur de ceux qui vivent saintement et qui blasphèment le nom chrétien et catholique* » (XVIII, 51,2), tout en retenant les gens de rentrer dans l'Église ou en multipliant les occasions de la critiquer. Mais selon les mots du Psaume que nous avons cités :

XVIII, 51,2 [...] Cette douleur qui naît dans le cœur des âmes justes persécutées par la conduite des mauvais ou des faux chrétiens, est profitable à ceux qui la ressentent, car elle provient de la charité par laquelle ils ne veulent pas qu'ils se perdent ni qu'ils empêchent le salut des autres. Enfin leurs conversions apportent de grandes consolations : elles répandent dans les âmes des justes une joie aussi grande que leur perte avait pu y causer de douleurs cruelles. Ainsi, en ce siècle, en ces jours mauvais, non seulement depuis la présence corporelle du Christ et de ses apôtres, mais même depuis Abel, le premier juste que tua son frère injuste, et cela jusqu'à la fin de ce siècle, entre les persécutions du monde et les consolations de Dieu, l'Église pérégrinante poursuit sa marche.

4. À propos des persécutions et de la durée du christianisme (XVIII, 52-54)

XVIII, 52,1. On ne saurait donc sans témérité, me semble-t-il, dire ou croire, comme certains dans le passé et maintenant encore, que jusqu'au temps de l'Antéchrist l'Église ne subira plus d'autres persécutions après celles, au nombre de dix, qu'elle a déjà essuyées, de telle sorte que la onzième et aussi la dernière serait celle de l'Antéchrist, D'après leur calcul, la première est celle de Néron, la deuxième de Domitien, la troisième de Trajan, la quatrième d'Antonin, la cinquième de Sévère, la sixième de Maximin, la septième de Dèce, la huitième de Valérien, la neuvième d'Aurélien et la dixième de Dioclétien et de Maximien.

Augustin reconnaît les dix persécutions venant de la puissance impériale, mais ce qu'il conteste ce sont les pronostics que certains en tirent en faisant par exemple un rapprochement avec les dix plaies d'Égypte qui furent suivies de « *l'engloutissement des Égyptiens dans la mer Rouge que le peuple de Dieu avait traversée à pieds secs* », ce qui pouvait signifier la victoire du christianisme. Or, pour Augustin :

XVIII, 52,1 [...] Si ingénieuses et précises que soient les correspondances que ces auteurs découvrent, elles ne viennent pas de l'Esprit prophétique, mais de la conjecture de l'esprit humain, qui parfois parvient au vrai et parfois se trompe.

Autre chose donc l'esprit prophétique qui prépare les hommes à entrer dans la cité de Dieu, autre chose la prévision des événements de ce monde ! Nous l'avons lu plus haut : « *Tous ceux qui veulent vivre pieusement dans le Christ souffriront persécution* » (2 Tm 3, 12), et ces persécutions, qui sont autant d'occasion de témoignage – de « martyr » – ne viennent pas seulement du pouvoir politique mais de toutes sortes de contrariétés, externes ou internes, y compris celles, personnelles, de l'échec et de la maladie. Dès lors pourquoi se limiter aux persécutions décrétées par les empereurs en commençant par Néron, alors que tout commença avec la passion du Christ, précédée par le massacre des innocents, et bientôt suivie par ces premiers martyrs dont parlent les *Actes des Apôtres* : Étienne, Jacques, Pierre, Paul ? Car, sans le savoir, Hérode n'a pas manqué de s'en prendre à l'Église naissante. Et pourquoi ne pas compter les vexations de l'empereur Julien interdisant aux Chrétiens d'enseigner, et les violences venant des hérétiques qu'ils soient ariens ou donatistes ?

XVIII, 52, 2 [...] Plus j'y songe, moins il me semble que l'on doive définir le nombre des persécutions destinées à tenir l'Église en haleine. Et cependant, il ne serait pas moins téméraire d'affirmer qu'elle en subira d'autres de la part des rois, en dehors de la dernière dont aucun chrétien ne saurait douter. C'est pourquoi nous laissons la question en suspens, évitant de soutenir ou d'écarter l'une ou l'autre solution, mais tout en écartant l'audacieuse présomption de vouloir affirmer quoi que ce soit à ce sujet.

L'avenir est à Dieu et lorsqu'Augustin écrivait sa *Cité de Dieu*, le christianisme était devenu la religion de l'empire, si bien qu'il ne pouvait rien savoir des persécutions futures dont seraient victimes les chrétiens dans les siècles à venir et en particulier XX^e siècle.

Quant à la date de la dernière persécution, celle de l'Antéchrist que « *le Seigneur Jésus détruira du souffle de sa bouche et anéantira par l'éclat de sa présence* » (2Thess 2,8), la réponse de Jésus à ses disciples le jour de l'Ascension, est formelle : « *Il ne vous appartient pas de savoir les temps et les moments que le Père garde en son pouvoir* » (Ac 1,6).

Laissons donc de côté comme tout à fait vaines les conjectures humaines, car le Seigneur « *relâche les doigts de tous les calculateurs et leur enjoint de rester tranquilles* » (XVIII, 53) !

Mais cela n'a pas empêché « *les adorateurs des faux dieux* » de prétendre définir le temps que devait durer le christianisme avant son extinction bien que les persécutions aient plutôt multiplié le nombre des chrétiens ! Ainsi, selon quelques vers grecs reçus en réponse à la consultation d'un oracle, « *Pierre aurait obtenu par un sortilège, que le nom du Christ soit honoré pendant trois cent soixante-cinq ans; puis, une fois révolu ce fameux nombre d'années, il disparaîtrait sans délai* » (XVIII, 43, 2) :

XVIII, 54, 1. Tels sont les arguments que, parmi bien d'autres de ce genre, je rassemblerais si l'année même, que promettait cette divination mensongère et que croyait une vanité désormais déçue, n'était pas déjà écoulée. Mais comme, depuis que le culte du nom du Christ a été institué par le Christ lui-même présent dans sa chair et par ses apôtres, on compte déjà plus de trois cent soixante-cinq ans, à quoi bon encore chercher un autre argument pour réfuter cette fausseté ?

Admettons, pour faire bonne mesure, que le point de départ de ces trois cent soixante-cinq ans ne pouvait pas être l'année de la naissance de Jésus, suivie des trente années de sa vie cachée où il n'avait pas encore de disciples et qu'il ne peut donc s'agir que de l'année de sa mort et de sa résurrection, lorsque, cinquante jours plus tard, sous l'action de l'Esprit Saint, *la loi est sortie de Sion* – celle de la Nouvelle Alliance destinée à toute l'humanité – *et la parole du Seigneur de Jérusalem* (cf. Is 2,3), pour se propager *jusqu'au bout de la terre* (cf. Ps 71,8) :

XVIII, 54, 1 [...] Là donc prit naissance le culte de son nom dans le fait qu'on commença à croire à Jésus-Christ qui avait été crucifié et qui était ressuscité. Là, cette foi fut marquée par des débuts d'une si éclatante ferveur que des milliers d'hommes se convertirent au nom du Christ avec une soudaineté miraculeuse (Ac 2,37 ; 4, 4), vendirent leurs biens pour les distribuer aux pauvres (Ac 4, 34- 37), et, dans leur projet de sainteté et l'ardeur de la charité, embrassèrent la pauvreté volontaire tout en se préparant au milieu des Juifs frémissants et assoiffés de sang, à combattre jusqu'à la mort pour la vérité, non par la force armée, mais par une arme encore plus puissante : la patience.

Voilà qui ne relève en rien de cet art magique que certains ont osé attribuer à Pierre ! Mais soyons précis. Le Christ étant mort le huitième jour des calendes d'avril, sous le consulat des deux Geminus, – pour nous, le 25 mars de l'an 29 de notre ère – date confirmée par Tertullien et Lactance¹³, c'est donc cette année-là, aux ides de mai, que l'Église a pris son essor et que commence le décompte des trois cent soixante-cinq ans prédit par le fameux oracle attribuant le succès du christianisme à un pouvoir magique de Pierre. Selon le calcul d'Augustin, cette durée était révolue sous le consulat d'Honorius et d'Eutychianus, pour nous en 397. Bien plus, l'année suivante, à Carthage, sous le consulat de Mallius Théodorus, Gaudentius et Jovius, comtes de l'empereur Honorius, renversèrent les temples des faux dieux et brisèrent leurs idoles !

XVIII, 54, 1 [...] Nous donc qui sommes chrétiens et en portons le nom, nous ne croyons pas en Pierre, mais en celui en qui Pierre a cru ; édifiés par les discours de Pierre sur le Christ et non pas ensorcelés par ses incantations, non pas trompés par ses maléfices, mais soutenus par ses bienfaits. Car ce Christ, ce maître qui enseigna à Pierre la doctrine en vue de la vie éternelle, est aussi notre maître.

Conclusion du livre XVIII et de l'ensemble XV-XVIII

XVIII, 54, 2. Mais il nous faut enfin conclure ce livre, où nous avons jusqu'ici exposé et, autant qu'il a semblé suffisant, démontré quel est, de ces deux Cités, la céleste et la terrestre, mélangées (*permixtarum*) depuis l'origine et jusqu'à la fin, le développement durant la vie mortelle (*mortalis excursus*). Celle de la terre s'est fabriqué les faux dieux qu'elle a voulu, les prenant de partout, même parmi les hommes, pour leur rendre hommage par des sacrifices, alors que celle du ciel, pérégrinant sur terre, ne se fait pas de faux dieux, mais est elle-même faite par le vrai Dieu afin de devenir elle-même son vrai sacrifice. Toutes deux cependant ou bien usent pareillement des biens temporels, ou bien subissent pareillement les mêmes maux, mais sans avoir ni la même foi, ni la même espérance, ni le même amour, jusqu'à ce qu'elles soient séparées par le jugement dernier et obtiennent chacune leur propre fin, à laquelle il n'est pas de fin.

C'est de la fin de chacune d'elles qu'il reste encore à traiter.

Ce que nous verrons l'année prochaine, si Dieu le veut.

¹³ Cf. la note 58, *L'année de la mort du Christ*, in *La Cité de Dieu, XV-XVIII*, BA 36, p.773.